

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Edgar VOIROL

Destin

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1954, tome 52, p. 13-20

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

DESTIN

La vie de la plupart des hommes paraît tout unie. Il ne s'y passe rien en surface, car les occupations ordinaires, les gestes familiers donnent le change. Rien de ce qui préoccupe l'âme n'affleure au point d'intriguer le passant qui interroge les visages rencontrés. Mais il suffit d'observer le changement d'un regard surpris dans sa solitude et qui revient à son expression composée pour soupçonner l'existence d'un monde intérieur soigneusement soustrait au prochain par instinctive pudeur.

Entre les êtres les mieux accordés, d'invisibles cloisons séparent des domaines mystérieux.

Que savons-nous de ceux qui nous côtoient ?

Un monde de pensées, de désirs, d'angoisses peuple des retraites profondes, auquel nous n'aurons jamais part. Un froncement de sourcil, un sourire sans rapport avec les événements, une distraction, voilà les seuls indices perceptibles de ce mouvement souterrain. Notre authenticité moi se dérobe à notre propre méditation et nous écoutons avec stupeur ce qu'il nous propose par insinuations comme si nous possédions un double chargé de nous transmettre d'étranges messages.

Parfois ces tourments submergent la conscience, dérangent l'ordre apparent des habitudes et commandent des décisions si soudaines qu'elles provoquent l'étonnement par leur nouveauté. Mais leur illogisme n'est que l'aboutissement d'un jeu parfait de causes et d'effets dont nous ne connaissons que des aspects incohérents.

Ces réflexions me venaient en songeant à quelques destins entrevus au cours de circonstances fortuites. On avance tout à coup dans la nuit d'un confident comme un plongeur aveuglé dans l'abîme des eaux. On aborde aux plages les plus lointaines avec stupeur tant le masque diffère de la face sur laquelle il s'ajuste étroitement.

Je sortais de ces entretiens accablé de secrets. J'avais l'impression de porter dans mon souvenir plusieurs vies simultanées : celles dont se débarrassaient mes hôtes d'une heure.

Tandis qu'en ma mémoire surgissaient ces fantômes comme un coin de paysage que révèle un éclair, j'écoutais le bruissement de la rivière toute proche. Le ciel était si noir que les arbres du jardin y perdaient leurs masses fouettées par le vent et la pluie. Onze heures sonnèrent.

Je sentais grandir en moi un sentiment d'effroyable solitude et de pitié, et cette vague m'envahissait jusqu'à la douleur, car au moment même où je me voyais lié à une multitude d'êtres dispersés que je rassemblais avec une ferveur sauvage, je prenais conscience de leur oubli et de mon isolement, de leur indifférence et de ma fidélité. Sans doute dormaient-ils alors que je veillais et, qu'à leur insu, je les présentais à Dieu. J'étais sûr ainsi de les combler par surprise comme un voyageur nocturne fleurit une porte et s'esquive.

Je prêtais l'oreille, la radio bourdonnante s'était tue. Des paroles succédaient à la musique. Lorsque j'amplifiai le son, j'entendis une fin de phrase : «... dix-sept ans, a quitté le domicile de ses parents il y a deux jours ! »

— Encore un ! murmurai-je.

Les ondes signalaient la fuite d'un adolescent errant sans but sur la route ou dans les bois, pour soulager sa détresse. L'un s'évade par le rêve, l'autre s'échappe dans la brousse, moins pour trouver le repos que pour briser l'étreinte d'un cadre étouffant. Ces frères du « Grand Meaulnes » pullulent !

En quel endroit gîtait le fugitif ? Cette question se posait à moi avec insistance. L'averse martelait les tôles de la remise à bois. Au terme d'une journée féconde en incidents, je m'endormis d'un sommeil épais qui me retirait tel un mort de la société des vivants.

Sortant de cette léthargie, je m'éveillai en sursaut, sans motif, après un temps d'absence que je ne pouvais pas apprécier. D'habitude, sous l'effet de la torpeur, je m'asseyais sur le bord de mon lit, essayant de rassembler mes idées. Je me trouvais absolument lucide, l'esprit vif et clair.

Autrefois, j'avais connu un état pareil lorsqu'on pleine nuit, je m'étais redressé, aux aguets d'une inconcevable nouvelle. A la frontière extrême de mon assoupissement, j'avais eu la certitude d'entendre le rossignol dont je ne connaissais pas le chant. Je m'étais dit mentalement :

« C'est le rossignol ! » Dans ma chambre qu'éclairait la lune de mai, j'étais tendu vers ce son, hors de moi. Mais dans le silence je ne percevais rien. Absolument sûr de mon intuition, je m'étais habillé et j'avais gagné, à l'opposé du bâtiment, une fenêtre qui donnait sur la campagne. Alors des taillis voisins s'éleva la voix merveilleuse du rossignol. C'était la première fois qu'il s'établissait en nos parages. Je ne sus m'expliquer par quel sortilège son appel m'avait atteint.

De nouveau, je ne pouvais refuser ce message occulte. Au dehors, je devinais une présence. Je poussai les volets, je me penchai en essayant de percer les ténèbres. Ce que je ne distinguais pas, un sixième sens me le signalait. Pour ne pas effaroucher l'inconnu, dont l'identité ne me laissait aucun doute, je me tus. Je me vêtis dans l'obscurité et je gagnai le jardin à pas feutrés. Mes mains tendues rencontrèrent un paquet d'habits mouillés, un corps assis sur une souche.

— Viens ! dis-je à mi-voix.

Il se leva et se laissa entraîner. Lorsqu'il apparut dans la lumière, il était tel que je l'imaginai.

— Tu es trempé de la tête aux pieds.

— Oui.

Il pleurait.

— Essuie ton visage.

Il était si las qu'il ne s'étonnait pas de se trouver dans une chambre étrangère. Des mèches de cheveux collés tombaient sur ses traits creusés par la fatigue et il les écartait d'un geste machinal.

— Déshabille-toi. Voici du linge sec. Ensuite tu te coucheras.

Il obéissait, avec un regard de somnambule. En délaçant ses chaussures, il éclata en sanglots. Il accepta mes services comme un enfant malade. Pendant qu'il s'installait, je lui préparai une tasse de café chaud. Il buvait avec avidité.

— C'est bon.

Il accepta volontiers quelques biscuits. J'étendis ses vêtements sur une chaise et j'allumai le radiateur électrique.

Il avait placé ses mains sur le drap. Elles étaient belles avec des poignets délicats.

— Tu es pianiste ?

Il me considéra d'un air anxieux.
— Vous me connaissez ?
— Non. Ce sont tes mains qui me renseignent.
— Où suis-je ?
— Peu importe. Et maintenant il faut te reposer. Dors en paix.

— Merci.

Il s'étendit sur le côté et s'assoupit.
Je m'installai à son chevet.

Comme il paraissait jeune sous la lampe. Il venait de quitter son enfance. Sur son visage, la puberté mettait un accent déjà grave. Un léger duvet ombrait sa lèvre fiévreuse.

A le voir si calme, si désarmé en son sommeil, sa fugue me devenait incompréhensible. Les puissances mauvaises s'étaient tapies dans leurs retraites. Il ne restait qu'un faible adolescent entré dans la paix et l'oubli de tout.

Pourrais-je, au retour inévitable, le saisir en cette pureté, avant l'invasion des rancœurs et tirer au clair les causes profondes de ce désordre qui l'avait chassé hors de sa famille, comme si le foyer n'était pas le lieu naturel où se tempèrent les alarmes ?

Un instant, ses traits se crispèrent et il gémit à la manière d'un enfant qu'un mal inconnu tourmente. Il suppliait qu'on le délivrât. En son esprit embrumé se réveillait une peine qui le torturait sans lui laisser la force de la repousser. Je la sentais envahir tout son être à voir sa respiration haletante, son air douloureux.

Etrange mystère de notre assoupissement nocturne qui nous livre sans défense aux enchantements des rêves, aux terreurs des cauchemars ! Lorsque nous émergeons des ténèbres, ils ne laissent que des traces effacées, un émoi confus : souvenirs d'une existence antérieure renouvelée chaque soir.

Les plaintes qu'exhalait le jeune voyageur s'espacèrent peu à peu. D'une main mal dirigée, il essuya son front pour en écarter les maléfices. Ce geste lui rendit le calme.

A l'aube, je guettai son réveil pour l'introduire avec douceur dans la vie qu'il avait quittée en plein orage.

Par une brèche imperceptible, il reprenait contact avec le monde. Ce n'est d'abord que la vague perception d'un signe à travers des abîmes d'engourdissement, comme le

rayon descendu d'un soupirail plonge dans le secret d'un souterrain.

Il se retourna avec lenteur, mesurant de ses bras jetés au hasard l'espace de son domaine, tandis qu'il remontait vers la lumière. Ses yeux s'ouvrirent tout grands sans voir encore et se refermèrent. Une vague de torpeur l'atteignit au passage et le recouvrit de son écume. Un soupir le ramena en surface. Etonné, il me regarda sans comprendre. Il examinait la chambre, un visage qu'il ne connaissait pas, tel un naufragé qui revient à soi sur une île.

Lorsqu'il eut repris conscience, je me rapprochai.

— Bonjour. As-tu bien dormi ?

— Oui.

— Tant mieux. Te voilà réconforté.

Il hésita en considérant mon habit.

— Puis-je vous demander qui vous êtes ?

— Un ami.

— Mais je suis protestant.

— Cela n'a aucune importance. Je te souhaite la bienvenue chez moi.

Je devinais son désarroi et son impatience de savoir la suite de son aventure. Je lui racontai ma soirée et lui révélai l'endroit où il se trouvait.

Ce rappel des incidents de la veille le troublait.

— Il faut que je parte ! dit-il avec violence en rejetant les couvertures pour se lever.

— Ne t'agite pas ainsi. Tu viens de traverser une crise. Si tu le permets, je t'aiderai. Quand as-tu quitté la maison ?

— Il y a trois jours.

— Tu ne regrettes rien ?

— Non !

— Ta mère ?

— Je la déteste.

— Ton père ?

— Il suit ma mère, par faiblesse.

— Des frères, des sœurs ?

— Un petit frère, Michel.

Son visage s'illumina. Ma question touchait une corde sensible.

Mis en confiance, mon hôte s'excitait à parler. Il éprouvait le besoin de raconter l'évolution de sa vie affective, de crier sa révolte contre un milieu où son indépendance se heurtait.

— Tout m'irrite en ma mère : la couleur de ses yeux, sa voix métallique et harcelante, sa manie de l'ordre.

J'imaginai cette femme bien rangée aux prises avec ce garçon fantasque, incapable d'accepter la tyrannie d'une contrainte ou simplement la limite qu'impose la charité. Ce qu'il m'avouait sous l'emprise de la passion m'apprenait d'agaçantes incompréhensions mais aussi d'intolérables originalités. Entre deux adversaires, la paix ne règne que par des compromis, à moins que l'héroïsme de la sainteté n'accepte sans contre-valeur les maladresses d'autrui.

— Mais pourquoi t'es-tu enfui ? Ces conflits familiaux, plus fréquents que tu ne le supposes, ne légitiment pas une aussi grave détermination.

Il garda le silence. Le sang empourpra ses joues. Un sentiment de pudeur retardait sa réponse.

— Comment vous expliquer ma situation ?

— Est-ce ton cœur qui souffre ?

— Rien, je crois, n'est plus atroce que de vivre seul avec soi-même ; il est nécessaire d'être entouré, d'être aimé, d'avoir des amis, des parents à qui l'on peut se confier, en qui l'on peut chercher secours, si la tristesse ou le malheur nous minent.

— Et tu n'es pas aimé ?

— Non. Jamais mes parents ne m'ont compris.

Je retrouvais cet étrange phénomène d'un adolescent malade d'amour parce que son entourage ne soupçonne pas une tendresse avide de se manifester et qui manque d'objet assez sensible pour la capter.

— Tu te venges par ta dureté et tes répliques désobligeantes ?

— Oui. Il arrive un moment où il est impossible de supporter la solitude. Je suis parti.

— Que comptes-tu faire ?

Un appel téléphonique interrompit l'entretien. « En effet, le jeune homme est chez moi... Ne vous dérangez pas... Je vais prendre contact avec les parents... »

— Qui est-ce ?

— La police a suivi tes traces et demande de tes nouvelles.

— La police ?

Il enfouit sa tête dans l'oreiller et se mit à pleurer,

écrasé par le désespoir. Il avait pu errer à travers champs avec l'illusion de la liberté recouvrée, sans envisager l'avenir et les revanches implacables du destin qui nous retient dans son filet. La fuite la mieux concertée s'achève aux frontières du monde. Nul être n'échappe à l'emprise des éléments auxquels sa naissance le lie pour toujours. Seule la mort débouche sur d'autres espaces. Le retour est l'aveu d'un échec. C'est pourquoi il humilie tant celui qui s'y trouve acculé, à moins qu'un grand amour n'en modère l'amertume.

L'enfant prodigue *savait* que sa place était réservée. J'ignorais si un accueil aussi chaleureux serait accordé à mon fugitif. Lorsqu'un fossé se creuse entre les parents et leur fils par d'impondérables heurts que la psychanalyse essaye d'expliquer, il semble qu'il faudrait refondre les cœurs, remonter le temps jusqu'au berceau.

Mais ce retour est impossible. Seul Dieu oublie tout et poursuit sans arrière-pensée le dialogue interrompu. Si l'homme guérit ses blessures, il en porte les cicatrices. Elles ravivent le souvenir.

— Que deviendrai-je ? murmura-t-il.

— Habille-toi. Nous réfléchirons.

Le vent avait balayé les nuages et des fleurs de soleil s'ajoutaient à celles du tapis. L'air était si léger qu'on l'aspirait avec gourmandise. Des vagues de bonheur déferlaient sur le paysage enchanté qui tremblait à la fenêtre et je croyais entendre le ruissellement lumineux que le « Lever du jour » de Ravel prodigue.

L'aurore en sa gloire achevée comme l'appel des étoiles les invitent au départ. Nous primes le large.

Je connais un bois de hêtres aux allées si longues qu'elles se terminent au loin par un point de clarté. Au-dessus de nos têtes, les branches mariaient en voûte un feuillage immobile et si tendre que le regard devinait l'azur par transparence. Nous avançons dans une atmosphère à la fois verte et dorée, sans parler, sans rompre le charme apaisant qui nous enveloppait. Le chant d'une grive musicienne nous précédait. Lorsque l'oiseau percevait le bruit de nos pas, il se déplaçait invisiblement dans les hauteurs et reprenait ses thèmes imprévus comme s'il avait eu le secret dessein de nous attirer jusqu'au bout du monde.

Dans l'obscur nébuleuse de mes pensées, un projet se formait lentement. Pourquoi ne garderais-je ce garçon révolté ? Il retrouverait peut-être son équilibre dans la sérénité de ma demeure. J'entrevois l'ennui d'une présence étrangère, la responsabilité dont j'encombrais ma vie. Au rythme doux de la marche, j'assistais en moi, comme un témoin en tiers, au flux et au reflux de ce débat dont s'annulaient alternativement les propos. Je prévoyais le moment où je devrais m'engager dans ce conflit intérieur et prendre parti, faisant taire l'objection par un brusque mouvement qui coupe la retraite.

Les paroles que j'allais prononcer s'organisaient. Les mots choisis pour rendre ma proposition acceptable étaient sur ma langue. J'ouvrais la bouche. Je n'entendis pas le son de ma voix que la surprise paralysa. Pendant le silence de mes réflexions, l'esprit plus alerte de mon compagnon échafaudait un plan. L'attente où je le laissais l'avait sans doute persuadé que, sans ressources pour le sauver, je l'abandonnais à son sort.

Repris par son démon, il s'écarta vivement, bondit sur un sentier qui dévalait parmi les broussailles.

— Que fais-tu ?

Il ne répondit pas dans sa fuite ni ne détourna son visage. Lorsque je revins de mon étonnement, il avait disparu dans l'épaisseur du fourré. Je l'appelai. L'écho de son nom se perdit dans les bois. J'étais si navré de ce départ que je restai sur place, incapable de me lancer à sa poursuite. A quoi bon, me disais-je. Il pouvait si facilement déjouer mes recherches dans le dédale touffu de l'immense forêt.

Libre de nouveau, le sombre voyageur courait vers un destin que j'ignorai toujours.

La tête lourde de funèbres pensées, je revins sur mes pas, perdu comme en un désert. Plus seul de cet abandon, je songeais à l'implacable fatalité qui aspire les êtres lorsqu'un désordre brouille la piste où l'ombre de Dieu nous guide. Le silence tombait des feuilles comme une pluie d'amour blessé et la grive musicienne dérangée dans son bonheur par le cri déchirant de mon appel s'était tue.

Edgar VOIROL